

BENJAMIN BERTON

**LA CHAMBRE
À REMONTER
LE TEMPS**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SAUVAGEONS, roman, 2000 (« Folio » n° 4088).

CLASSE AFFAIRES, roman, 2001.

PIRATES, roman, 2004.

FOUDRES DE GUERRE, roman, 2007.

Aux Éditions Hachette Littératures

ALAIN DELON EST UNE STAR AU JAPON, roman, 2009.

LA CHAMBRE À REMONTER LE TEMPS

BENJAMIN BERTON

LA CHAMBRE
À REMONTER
LE TEMPS

roman

nrf

GALLIMARD

*Les choses sont comme ça, une légère
sensation d'échec qui va s'accroissant
et le corps qui s'y habitue.*

Roberto BOLAÑO,
Anvers.

Prologue

Les trois premières journées ont été difficiles mais les choses se sont arrangées. Depuis hier, l'ambiance au sein de la chambre est meilleure. Céline s'est apaisée et commence à comprendre mes motivations. À moins qu'elle ne fasse semblant pour m'amadouer, je ne la crois pas capable d'un mauvais coup. Je reste sur mes gardes, sa sincérité n'est pas en cause. Quiconque pénètre dans la chambre ressent immédiatement son pouvoir apaisant. Il est impossible de se sentir mal à l'aise ici, quand bien même nos conditions d'installation restent spartiates et inconfortables. Je ne pense pas que j'aurais pu vivre avec une femme qui a mauvaise haleine. Je me suis approché d'elle tout à l'heure lorsqu'elle dormait. Céline a conservé son parfum de femme. Elle ne s'est pas lavée depuis cinq jours, juste frotté le bout du nez dans la bassine. Elle ne sent pas la rose, juste son odeur de chair habituelle, qui me rappelle la pâte à crêpes et le sucre vanillé. J'ai reniflé ses cheveux. Elle a eu le nez fin en allant chez le coiffeur la veille de notre entrée dans la chambre. Cela l'aide sans doute à se sentir plus fraîche que je ne le suis.

Pour renouveler l'air, j'ai pris la décision d'entre-

bâiller la fenêtre oscillo-battante. J'ai pu constater lors de mes expériences que cela ne freinait pas du tout le mécanisme de la pièce et cela nous fait du bien à tous les trois. L'air qui entre à travers les volets fermés est sain et fringant. C'est une nécessité que de rafraîchir l'atmosphère de temps en temps. Cela permet d'évacuer les mauvaises odeurs libérées par les couches. Ana est chouette. Elle prend ses médicaments comme il faut et fait preuve de beaucoup de calme. Depuis que nous sommes ici, elle n'a fait qu'une seule colère violente. Elle s'est roulée par terre comme à son habitude, a crié comme un porcelet pendant près de vingt-cinq minutes sans discontinuer, avant d'oublier aussi subitement pourquoi elle s'était mise dans cet état. Elle s'est remise à sourire et s'est précipitée dans les bras de sa mère qui en a bien sûr profité pour conclure que je lui faisais peur. Elle dort beaucoup et nous passons de longues heures à jouer à la poupée et à des tas d'autres trucs. Le jeu qu'elle préfère en ce moment est un château par les murs et le toit duquel il faut introduire des pièces de bois géométriques. Ana savait déjà introduire les pièces rondes de couleur orange. J'ai réussi tout à l'heure, après de nombreuses démonstrations, à lui faire passer les triangles jaunes dans les formes prédécoupées. Ce fut une grande victoire et aussi une preuve qu'elle n'arrêtait pas d'apprendre ici. Il reste les carrés bleus et les rectangles verts. Cela viendra très vite. Je reconnais qu'une pièce de vingt mètres carrés n'est pas l'idéal pour le développement d'une enfant de son âge. Elle manque d'espace pour s'ébattre et aimerait sûrement profiter d'une balade ou du jardin. Néanmoins, à 21 mois, je suis persuadé qu'elle peut tenir quelques semaines sans en sortir traumatisée. Sa mère n'est pas du même avis mais ce n'est

pas discutable. J'ai essayé d'expliquer à Céline que nous sommes ici pour le bien de tous et qu'il n'y a pas d'autre solution pour améliorer les choses entre nous. Il était devenu impossible de continuer ainsi. Notre vie était devenue insupportable pour moi et pour elle, même si elle se refuse à l'avouer. Le chef de famille doit prendre les décisions qui s'imposent et ne pas craindre de se mettre à dos son petit clan. Elle m'a assez reproché de ne pas me conduire en homme.

Lorsque nous sortirons, si tout se déroule comme je le souhaite, l'extérieur sera si différent de ce que nous avons quitté que nous n'aurons pas d'autre choix que de nous comporter comme une famille modèle. Nous apprécierons tous le changement. Céline m'a fait remarquer (elle l'a répété plus de cent fois depuis que nous sommes ici) qu'il n'y avait aucune raison pour que nos sentiments réciproques évoluent une fois que nous serons rendus au monde.

— Même si le monde s'écroule, elle a dit hier dans un moment d'énervement, même si le monde s'écroule, il n'y aura plus rien après ce que tu nous fais.

— Chiche, je lui ai répondu. Je ne vois pas les choses comme toi. Tu ne connais vraiment rien aux situations de crise.

Toutes les expériences significatives d'enfermement ont eu un effet indiscutable sur ceux qui les ont menées. Si je nous ai claquemurés ici, c'est bien pour que nos rapports évoluent et que nous nous supportions à nouveau. Je ne suis pas un psychopathe et n'ai rien pris à la légère. J'ai fait des choses qui n'étaient pas admissibles. Elle ne doit pas être fière de ses derniers mois, elle non plus. Comme souvent, les torts sont partagés. Cela ne veut pas dire que tout est foutu et à jeter aux orties. Effacer dix

ans de vie commune est une idée de femme. Nous avons notre part de responsabilité mais j'ai considéré depuis le début que c'était le monde dans lequel nous vivions, son rythme fou et les contraintes qu'il faisait peser sur nous qui étaient à l'origine de tout ce qui s'est passé. Nos personnalités n'ont pas vieilli. Nous sommes juste fatigués l'un de l'autre. Un peu de repos, un autre monde, et il n'y paraîtra plus. À l'âge de pierre, rien ne serait arrivé. À d'autres époques, nous nous aimerions comme au premier jour. La société n'aurait pas laissé notre couple dégénérer à ce point et condamné toutes nos chances de nous rabibocher. Alors voici le plan.

D'après mes calculs et mes précédents séjours dans la chambre, trois semaines devraient suffire pour nous emmener à une autre époque. Il est tout à fait probable, compte tenu des dispositions que j'ai prises (nous sommes entrés dans la pièce vers 19 h 30), que nous atterrissions, après vingt jours, dans un futur assez éloigné de notre point de départ. La fourchette pourrait aller de deux cents à mille ans. C'est d'une imprécision affolante — « je suis dingue, bon à enfermer, loco, déglingos, maboulo, défoncé, siphonné, sierra madre, loony tunes et bargeorello », selon elle — mais je crains qu'à courte ou moyenne échéance le résultat soit à peu près identique. L'homme que nous avons connu aura muté ou complètement disparu. L'environnement sera hostile ou, mieux, déjà en voie de recomposition. Les rapports entre les spécimens survivants seront sans équivalent. Si l'air est respirable (le contraire affecterait mes plans), nous ne serons que trois dans notre genre et forcés à revenir les uns vers les autres. Ana aura sa chance. À son âge, et quel que soit notre point d'arrivée, elle fera sensation et saura s'adapter. Céline et moi démarrerons une nou-

velle vie. Je ne prétends pas que notre amour pourra renaître. Ce ne serait pas réaliste. Je veux bien parier que nous saurons nous pardonner et passer sur nombre de choses. Revivre ensemble. Se confier l'un à l'autre. Être proches. Je ne vois pas beaucoup plus loin.

Les meilleurs plans sont souvent les moins compliqués. Il n'y a pas une expérience qui aille contre cette loi : lorsque les hommes sont menacés et qu'ils ne peuvent pas s'en prendre les uns aux autres, ils font preuve de solidarité, d'entraide et d'humanité. J'ai étudié toutes les situations disponibles : les crashes aériens, les attentats terroristes, les grandes épidémies, les catastrophes naturelles, les guerres civiles, les divorces avec violence. Plus le désespoir est grand et plus l'homme s'en trouve amélioré. La chambre est à cet égard une aubaine incroyable.

Je profite du sommeil de mon épouse et de ma fille pour vérifier que la pièce fonctionne bien, malgré la fenêtre ouverte. J'enjambe notre campement, le tapis de laine sur lequel nous prenons les repas, le matelas sur lequel Ana dort à poings fermés, et m'agenouille devant la porte. Par le trou de la serrure, je ne vois pas le mur du couloir qui devrait s'y trouver mais de longs rubans de couleurs qui s'étirent. Le plan n'est pas net mais ressemble à ces photographies de villes la nuit, lorsque les couleurs en mouvement sont étalées en longs fils ondoyant par le jeu de la lumière et de l'objectif. Les rubans dansent autour de mon œil comme par un jour de carnaval ou dans un dessin d'enfant. Ils me font penser à des serpentins de papier, à l'arc-en-ciel chimique qui se reflète parfois dans une nappe d'essence. Leur contemplation me donne le sentiment que nous nous déplaçons à grande vitesse sur notre axe. Je sais qu'il n'en est rien et que nous ne bougeons pas d'un pouce.

Les mécanismes de la pièce, malgré mes recherches, restent imperméables. Parfois par l'œilleton est expulsé un peu de poussière, portée par un léger souffle de vent. Est-ce le frottement des cloisons sur l'axe du temps ? Est-ce l'usure que le processus inflige aux matériaux ? Peu importe. Je me relève rassuré. Nous avançons ou plutôt non, le monde avance, tandis que nous restons immobiles. Plus nous resterons enfermés ici et plus la distance entre nous et notre présent sera importante, plus notre monde sera loin. La pièce fonctionne, pour vous donner une idée, sur le modèle de la machine à remonter le temps de Wells mais elle n'a absolument rien de scientifique. J'ignore tout de sa fabrication. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'offre aucune possibilité de contrôle ou de pilotage. On n'entre ici nulle part de date de départ et d'arrivée. Il n'y a pas de calculateur, de pile, de panneau de commande. Juste la chambre. On ne choisit pas de se projeter vers l'avenir ou le passé. On entre, on referme la porte sur soi et on sombre dans une sorte de léthargie confortable, comme si on roupillait. Au bout de vingt minutes, lorsqu'on ressort, le temps a passé. Il peut être cinq minutes plus tard comme six mois ou un an. On peut être projeté vers le passé ou le futur sans distinction. Cinq minutes dans la chambre peuvent valoir cinq minutes en dehors ou cinq mois, sans qu'aucune échelle de correspondance puisse être établie. La seule chose qui semble avérée maintenant est que si l'on reste plus de dix heures dans la chambre, un écart assez significatif sera creusé avec le temps de l'extérieur et, selon toute probabilité, en direction du futur. J'en ai déduit que la chambre avait un pouvoir d'accélération ou quelque chose d'approchant.

Céline se réveille.

— Qu'est-ce que tu écris ? elle me demande.

— Je tiens une sorte de rapport sur ce que nous vivons.

— Tu es complètement dingue, bon à enfermer, loco, déglingos, maboulo, défoncé, siphonné, sierra madre, loony tunes et bargeorello. Tu as donné son biberon à la petite ?

— Il y a vingt minutes. Elle a tout pris.

— Il faudra aussi que tu la changes. Elle a sa couche depuis 10 heures du matin.

Je suis satisfait que nous puissions de nouveau échanger calmement. Le voyage pourrait ne pas être si pénible qu'escompté.

— Si chacun y met du sien, je pense tout haut, ça peut ressembler à des vacances... en camping.

Céline secoue la tête et modèle une moue dédaigneuse. Elle retire ses lunettes, en se penchant vers l'avant, et les frotte contre son chemisier.

— Tu pourrais me libérer les mains ? J'aimerais nettoyer mes lunettes.

Je ne réponds pas. Peut-être est-ce que je n'ai pas encore tout à fait confiance. Je me lève et me dirige vers la bibliothèque. La chambre me servait, jusqu'à ce que j'en découvre les pouvoirs, de bureau. Ce sont mes objets qui en grande majorité en composent la décoration : mes livres, le bureau que j'ai fait venir de chez mes parents et que j'ai depuis l'âge de 12 ans, ma collection de planches originales de comics accrochée aux murs, des tas de gadgets qui m'ont appartenu gamin et puis des rangements à CD qui recouvrent tout un mur. Je comprends qu'en plus de l'enfermement Céline soit agacée par le décor de la pièce. Un psychanalyste dirait qu'elle a l'impression, en étant prisonnière ici, d'être entrée dans mon fantasme. J'ai disposé son bonsaï pré-

féré sur la planche qui couvre le radiateur. Je me suis dit que cela lui ferait un compagnon lorsque nous sortirons. C'est à peu près la seule chose qui lui appartient, si l'on excepte quelques bouquins qui occupent le deuxième rayon de la bibliothèque.

— Tu veux que je te lise un livre ?

Cette fois, c'est elle qui ne répond pas.

— Nicholson Baker ? Ellis ? Peter Ackroyd ? Il y en a un certain nombre que tu aimerais bien.

Ce n'est pas un hasard si je cite trois auteurs qu'elle m'a fait connaître et dont, avec mon tempérament compulsif, j'ai ensuite lu tous les livres au point de l'en déposer complètement.

« Tu me les as volés », elle pourrait se plaindre. Mais elle se tait.

Je prends une plaquette sur le Green Man que nous avions rapportée d'un séjour à Brocéliande et me mets à bouquiner tranquillement, calé dans mon fauteuil. J'ai parfois l'impression, comme ce motif médiéval, d'être un homme naturel qu'on a coulé dans la pierre, une sculpture bouillonnante qu'on a emprisonnée et détournée de son milieu originel. J'aurais pu être un être de liberté et d'espace et je suis devenu un homme de prison et de réduits. Les seuls voyages que lui et moi partageons sont désormais des voyages intérieurs.

— J'ai soif.

Son verre est vide. Je sors une bouteille de Cristaline du mini-réfrigérateur branché à la place du répondeur téléphonique et la sers. Je me rassieds et reprends ma lecture.

— Tu pourrais me donner de quoi grignoter ?

Je me lève à nouveau et lui tends un paquet de chips au vinaigre. Céline joue avec mes nerfs. Elle ne me lais-

sera pas en paix. Je la connais suffisamment pour savoir quand elle veut me faire sortir de mes gonds. Je m'assieds sur le bord du matelas et la regarde manger les flocons. Tandis qu'elle avale, je ramasse les miettes qui tombent sur son chemisier, son pantalon et les draps. Elle se dégage quand ma main l'effleure, comme si elle était dégoûtée ou ne le supportait pas.

— J'espère vraiment que tu sais ce que tu fais, elle me lance entre deux chipsées. Je crains que tout cela ne débouche sur quelque chose de terrifiant. Tu ne crois pas qu'il y a eu suffisamment de drames comme ça ?

— Ce qui me fait vraiment peur, c'est de vivre en pensant que le futur sera pire que le présent.

La réplique fait son effet. Céline se tait. Ses lèvres se referment et elle regarde par la fenêtre. Au travers des lames du volet, nous savons à peu près s'il fait jour ou nuit, nous pouvons voir les jours défiler, le temps qu'il fait. La pièce s'assombrit sous les nuages lorsque le soleil est voilé. La température grimpe quand approche midi, chute lorsqu'il fait moche. Les appuis de fenêtre claquent comme des salves de mitrailleuse quand il pleut. Ce qui passe par la fenêtre ne subit pas de distorsion. Le temps est le temps que nous connaissons et dont nous manquons cruellement. Ce n'est pas l'endroit où ça se passe. Elle réclame un cookie au chocolat.

Contre son gré, j'appuie la tête sur son épaule et elle ne se détourne pas. Elle termine le cookie et ferme les yeux. Les journées sont longues. Nous dormons beaucoup tous les trois. Il n'y a guère que ça à faire. Ana est désormais allongée sur les jambes de sa mère. Sa poitrine se soulève sur un petit ronflement de chat. Des heures se sont sûrement écoulées depuis le début de la conversation. Tout est si bizarre que les phrases se terminent

toutes seules. Les dialogues se complètent à des dizaines d'heures de distance. La gamine dort comme un ange. À bien des égards, c'est ce qu'elle est pour nous. J'aurais préféré qu'Ana soit un petit garçon mais elle me va bien ainsi. Je passe la main dans ses cheveux bouclés et lui caresse les joues du bout des doigts. Elle me ressemble trait pour trait. Ana tiendrait son menton et le bas du visage de sa mère, selon les avis de nos parents. On ne peut pas être certain qu'elle sera belle plus tard mais nous l'espérons. Ses yeux sont bleus et ronds comme des billes. Sa mère a coupé ses cheveux blonds de manière inégale mais qui passe sur une enfant de cet âge. Elle reste mignonne en toutes circonstances. Je me redresse et enserme de mes mains les deux corps qui s'appuient contre moi. Je sens leurs respirations comme si elles empruntaient mon souffle pour s'exhaler. La scène a de faux airs d'annonciation ou de descente de croix, selon qu'on en ressent l'espoir ou la tragédie.

Nous sommes unis l'espace d'un instant par la fatigue et la peur du lendemain. Mes jambes s'engourdissent. La lumière qui descend sur nous immortalise la photographie de notre famille en majesté. Autour de nous, je crois entendre maintenant le temps qui vrombit comme dans une gigantesque essoreuse, à moins que ce ne soit tout simplement les voitures qui passent dans la rue Ambelain. J'ai la tête qui tourne. La pièce nous protège à sa façon en nous coupant du reste du monde. Je ramasse, le long de ma jambe, la télécommande de la chaîne et mets de la musique pour couvrir le son du futur qui accourt vers nous. L'espoir d'un nouveau départ me maintient éveillé. Je serre Céline et Ana un peu plus fort pour m'empêcher de glisser vers l'oubli. Change ta vie, si tu en as une. Nous sommes une famille,

la forme la plus aboutie qu'a su composer l'humanité pour ne pas verser dans le vide, l'alpha et l'oméga de liens distendus et de solitude. Un radeau dans la nuit. Change ta vie si tu en as encore une. Mes parents et mes grands-parents sont, dans mes souvenirs d'enfance, des gens unis comme les bêtes d'un troupeau. Ils se serrent les uns contre les autres pour se tenir chaud et éloigner le loup. Il n'y a pas de raison que je n'arrive pas à en faire autant. Marc et moi avions chacun à notre façon une haute idée de ce que doit être une cellule familiale. Les hommes ont été créés pour cette unique raison : tenir les familles en place. Change ta vie. Quand toutes les familles auront éclaté, il ne restera plus que nous trois. Change.

<i>Prologue</i>	11
I. Le rêve des hommes	23
II. Ici l'ennui	101
III. L'ectoplasme et moi	211
IV. La frontière du réel	299



La chambre à remonter le temps Benjamin Berton

Cette édition électronique du livre
La chambre à remonter le temps de Benjamin Berton
a été réalisée le 30 juin 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070134366).
Code Sodis : N49530 - ISBN : 9782072446221.
Numéro d'édition : 184219.